

J'ai attendu que Rémi dorme pour commencer à dérusher. Elle croit que je travaille mais je n'arrive pas à m'y mettre. Bientôt, les images de *mOther* s'effaceront définitivement car la mémoire extraite des morts n'est pas éternelle. Rémi espérait que mon dernier filmémoire serait un succès. Raté, c'est le pire échec de ma carrière. Alors elle a annoncé à la presse la restauration de mon premier film, et sa sortie prévue dans quelques mois. Elle est optimiste. Je manque de temps pour visionner des heures de souvenirs, trouver les plus proches possible de ceux d'origine et reconstituer la trame narrative. C'est un travail de fourmi dont je n'ai plus envie. J'invente mille excuses pour ne pas aller en mémothèque, où Duma trouverait sans doute ce dont j'ai besoin. C'est lui, psychodocumentaliste chez Arescience, qui a dégotté la matière pour *Éclaire-moi*: les souvenirs d'un couple de pompiers décédés dans un incendie. Je m'étais dit: *Une histoire d'amour à la fin tragique, ça va faire venir le public*. « Paresseux et racoleur », a écrit une critique.

Où est passée la réalisatrice de vingt-quatre ans qui raflait des prix prestigieux? J'avais une grande gueule et des choses à raconter. Dix ans plus tard, je passe mes journées cloîtrée

à la maison. Cette nuit, comme toutes les autres depuis des semaines, assise à ma table de montage, je reste figée, incapable de lancer la lecture de *mOther*. Je me sens vide. Puits sans eau.

Enfin une distraction. Une enveloppe au courrier du jour avec un prénom écrit à la main, le mien : Veronica. Expéditeur inconnu. Je décachette le pli et en sors une mémosphère. Je fais rouler la bille dorée entre mes doigts avant de la tenir sous la loupe. Elle est quasi lisse. Très peu de microsillons : très peu de souvenirs. Je la dépose au-dessus du lecteur et elle flotte en tournant entre la table et le laser. Le rayon rouge met en évidence chaque aspérité de la sphère. Instantanément, une multitude de vignettes mémorielles s'affichent dans mon interface holographique. Deux nuages composés d'une myriade d'images.

La mémoire extraite n'a pas été triée. D'habitude, quand on lit une mémosphère, les entrées mémorielles sont rangées par listes, avec des mots-clés et des dates en dessous, grâce aux psycho-documentalistes d'Arescience, seuls habilités à trier les souvenirs pour éliminer ceux qui sont inexploitable ou interdits au public. Posséder une mémosphère non triée en laboratoire est illégal, même pour une réalisatrice comme moi. J'hésite un instant, puis me dis que l'enveloppe m'est clairement adressée et que la mémosphère aurait pu tomber entre de plus mauvaises mains. Je la retournerai à Arescience après visionnage.

*Lecture //* J'attaque en agrandissant le premier nuage. Les holovignettes se déploient dans l'espace de mon bureau comme des constellations. J'attrape entre l'index et le pouce de la main droite celles non signifiantes et je les mets dans la corbeille. Elles se décomposent en pixels et laissent des espaces

noirs au milieu du nuage. Le laser efface leurs sillons sur la sphère. Je cherche le souvenir-racine, le seul avec un contour net. Dans notre mémoire, chaque souvenir est rattaché à d'autres par un réseau dense de sensations, significations et champs sémantiques. Les plus importants sont intégralement lisibles mais ils se cachent au milieu de leurs échos. Je me débarrasse des souvenirs flous, en noir et blanc, incomplets. Je repère des références d'odeurs, des taches de couleur, des occurrences thématiques. Ce premier nuage est lumineux mais sauvage. Beaucoup de rouge, des cris étouffés, une légère odeur de brûlé. Des bouts de cauchemars ou des souvenirs de films d'horreur. En dix ans de dérush, j'ai appris à prendre du recul. Avant, les images brutales me frappaient en pleine poire.

J'ai fini par identifier le souvenir-racine et je le tapote pour le lire. Aussi glauque que son écrin d'images : le souvenir d'un suicide. *Lecture // Des mains d'homme tournent les boutons des quatre feux d'une cuisinière / Il attend un long moment que le gaz s'en échappe / Plan de travail en bois, crédence à carreaux vert émeraude / Au bout d'une éternité, il craque une allumette / Tout prend feu très rapidement / Il ne sort pas de la pièce. //* Le sujet a mis intentionnellement le feu à sa cuisine. Je vois la scène au travers de son regard. *Pause.*

Je ne veux pas lire la fin du souvenir, et surtout pas l'entendre. Je me sens mal à l'aise. J'ai rarement eu accès à des fins de vie. Quelques-unes, naturelles, des crises cardiaques ou des vieux qui s'éteignent comme une bougie. Jamais de mort violente. Ces souvenirs-là sont censurés et livrés à la police. Je triture l'enveloppe. Veronica, c'est ton nom qui est écrit là. T'as quoi à perdre? Je suis trop curieuse de comprendre ce que fout cette sphère dans mon courrier pour renoncer. Et je veux savoir à qui appartient la mémoire.

Je sors du premier nuage et entame l'exploration du second. Il est beaucoup plus touffu, avec une centaine d'entrées. Les rythmes, les couleurs et les mouvements forment un tout harmonieux. Je navigue, je mets des entrées à la corbeille, j'en ouvre d'autres, je zappe. Quand des images me frappent, je m'y arrête. Mes doigts frôlent à toute vitesse la table de montage. *Lecture // avance rapide / image par image / séparer l'audio / défilement / couper / recadrage / rotation / réduction du bruit. // Attaquer la mémoire pour en tirer la moelle. Rendre intelligible la matière brute. Ne pas lâcher le rythme. Capturer les impressions en plissant les yeux. Je défriche, j'élague. Je tranche dans la chair mémorielle au coupe-coupe jusqu'à l'épure. Il faut savoir opérer sans amputer le sens. Dix ans que mes doigts rangent les souvenirs en partition. Je dérushe comme je respire. Parfois même plus facilement.*

Plongée en apnée dans le cœur du nuage, je reconnais la sensation des souvenirs chauds et intimes. *// Feu qui crépite dans une cheminée / Écho de musique classique / Étal de légumes d'été sous des halles de marché / Lecture au lit avec une pluie battante derrière les vitres / Odeur de l'herbe mouillée / Plaid en laine sur les genoux / Main qui caresse des cheveux noirs / Rayon de soleil sur le parquet. // Happée par ce vortex de sucreries digitales, je fais défiler les images jusqu'à la nausée.*

La nuit est bien avancée quand je déniche enfin le second souvenir-racine. Sur la vignette, une femme brune aux cheveux courts, nue, de dos. Elle se brosse les cheveux devant un miroir, de telle façon que je ne peux pas voir son visage. J'ai la tête qui tourne un peu et les yeux qui piquent. Boule au ventre familière, quand je m'apprête à visionner un souvenir intime de femme. Limite voyeurisme. *Lecture // L'homme (je) regarde la femme qui se brosse*

*les cheveux devant son miroir / Le regard de l'homme (à travers le sien mon propre regard) s'attarde sur ses fesses, sa main les effleure. // Je retiens mon souffle. S'il lève les yeux, je vais apercevoir son visage dans le miroir et alors je saurai à qui appartient cette mémoire. // Son regard remonte le long du dos de la femme, lentement, comme une caresse / Plus que quelques centimètres... / Il jette un regard dans la glace. //*

Je le reconnais immédiatement. Joachim Beckett, criminel notoire, inventeur de l'extraction mémorielle, trafiquant de souvenirs. Mort il y a quelques semaines dans sa cuisine, à laquelle il aurait lui-même mis le feu. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur cette découverte, ça enchaîne. *// Beckett embrasse la nuque de sa compagne, qui relève alors le visage, auparavant caché par une mèche de cheveux bruns. //* Je découvre que la femme brune nue qui sourit à Beckett dans le miroir, c'est moi.

Je pousse un cri et je ferme l'interface. Cœur qui s'emballa, souffle court. J'ai dû me tromper, parce qu'il est impossible que j'apparaisse dans les souvenirs de Beckett, a fortiori nue. Je ne l'ai jamais rencontré.

Je m'apprête à relancer la lecture pour dissiper le malentendu quand Rémi débarque, peignoir en soie, les yeux mi-clos et les cheveux ébouriffés. Même comme ça, tout juste décollée de l'oreiller, elle est chic.

— Pourquoi t'as crié ?

Je retire la mémosphère du lecteur avant qu'elle la voie.

— Je me suis cognée, c'est rien. Je vais bientôt venir me coucher.

— Il est quelle heure ?

Me débarrasser d'elle. Je dois revoir ce souvenir, savoir ce que je fous dans la mémoire de ce type glauque. Ça me fait

frissonner de dégoût rien que d'y penser. Mais Rémi s'assoit sur mes genoux et me caresse les cheveux.

— Ça avance, *mOther*? Tu me montres?

À 3 heures du matin, elle reste ma productrice. Ce n'est plus un métier, c'est une obsession.

— J'ai pas avancé, j'y arrive pas.

Je ne mens pas complètement. Je lui suis reconnaissante de tenter de prolonger la vie de mon œuvre, mais cet acharnement thérapeutique me fatigue. Laissons crever le passé.

— Je regardais une série à la con. Aucun intérêt.

— Je croyais qu'on ne regardait plus de séries, pour le bien de notre vie conjugale?

— Je suis épuisée, Rémi, allons nous coucher.

Elle a raison, regarder des trucs idiots le soir nuit dangereusement à ma libido. Après sa dernière retraite chamanique, Rémi m'a fait promettre d'arrêter. Elle va tirer la gueule, mais je préfère ça plutôt que de lui avouer ce que je viens de voir. Je la suis dans notre chambre, je me déshabille et me mets au lit sans me laver les dents.

Rémi est blottie dans mon dos, ses seins écrasés contre mes omoplates et son souffle dans mon cou. Elle s'endort toujours rapidement, c'est à peine si elle finit de me souhaiter bonne nuit. Quand elle sombre, elle est traversée par des spasmes. J'ai lu que c'était normal, les muscles relâchent la tension juste avant le sommeil. Parfois on rêve qu'on tombe dans un trou, ça dure une fraction de seconde et tout le corps se crispe comme pour se raccrocher à quelque chose. J'aimerais que ce soit si simple. Depuis des mois je ne dors plus. Le sommeil de Rémi est profond, silencieux et régulier comme si elle plongeait au fond d'une piscine sans une éclaboussure. Son ventre se gonfle et se dégonfle contre moi.

Parfois, elle laisse même un peu de bave sur mon dos. Je l'appelle « mon escargot », ça la fait marrer. Mais là, elle me gêne.

Je me déplace au bord du lit pour ne pas sentir son corps brûlant contre le mien. Je veux avoir l'espace de réfléchir à ce que j'ai vu ou à ce que j'ai cru voir. Ce que je sais de Joachim Beckett, je l'ai lu sur les réseaux. Bien avant le scandale, je connaissais son nom, parce que c'est l'inventeur du procédé qui me permet de réaliser des films : l'extraction de la mémoire de personnes décédées qui en ont fait don au Septième Art.

Quand je suis sortie de mon école de ciné, les films de fiction étaient de plus en plus rares. Trop d'énergie, trop d'argent dépensé, trop de pandémies, plus assez d'acteurs à force de fermer les conservatoires et de classer leur métier dans la catégorie des « sous-emplois ». Plus personne ne s'intéressait à des histoires inventées, de toute façon. On voulait du vrai, des faits réels, des personnes normales. C'était un immense progrès que de pouvoir utiliser ces millions d'heures de mémoire stockées dans des cadavres qui n'en avaient plus l'utilité. Le nom de Joachim Beckett était encore celui d'un scientifique admiré pour sa contribution au cinéma en passe de disparaître au profit des émissions de télé-réalité et des documentaires sensationnels.

« Beckett, de l'extraction à la prison », « Joachim Beckett, trafiquant de mémoire ». Les articles défilent dans le moteur de recherche de mon téléphone. Il y a cinq ans, Beckett a été arrêté et condamné dans une affaire qui a relancé le débat sur l'extraction et ses possibles dérives. Il prélevait la mémoire de personnes vivantes, ce qui est interdit par la loi sur la bio-éthique. Il aurait pu s'en tirer puisque ses cobayes étaient rendus amnésiques par la manipulation. Aucun d'entre eux n'aurait dû se souvenir de lui. Mais il a suffi d'un seul

« patient » pour le faire plonger. Il est allé raconter aux flics qu'il avait subi un truc pas clair dans le labo du scientifique. Quand ils sont allés fouiller chez Beckett, ils ont découvert des preuves accablantes : des dizaines de mémosphères remplies de souvenirs dégueulasses. Viols, meurtres, séquestrations, incestes, humiliations... Un petit musée des pires pulsions de la nature humaine. Grâce aux images, ils ont retrouvé d'autres victimes, incapables de témoigner parce qu'elles ne se rappelaient rien. Deux d'entre elles se sont suicidées après avoir visionné les souvenirs extraits de leur cerveau.

Personne n'a jamais su ce que Beckett comptait faire de tout ce matériau. Il n'a rien dit aux flics ni aux journalistes. Alors, les réseaux sociaux se sont répandus en fake news : trafic sur le Darkweb, vidéos amateurs pour sites de cul déviant... Aucune preuve mais aucun démenti. Comme toujours quand une société part en vrille, elle provoque une réaction violemment contradictoire. On réclame du réel mais on refuse de regarder là où c'est pourri.

Je clique sur une vidéo amateur du procès. C'est avant la prison, Beckett est plus gras que dans le souvenir de son suicide. Carré, droit, tranquille. Un bloc. Il a la classe qui manque au procureur, on dirait que c'est lui qui mène le jeu. Sauf qu'il ne décroche pas un mot. De temps en temps, son avocat se penche vers son oreille, tente de lui soutirer une réponse, sans succès. Je me souviens de ses interviews : je trouvais ce type glaçant. Le regard dur, pas un mot de pardon aux victimes. Comme beaucoup, j'étais exaspérée par son silence.

À la suite de cette histoire, mon métier a été pointé du doigt. Le public et la critique sont devenus très méfiants. « Filmémoires : art ou voyeurisme ? » a titré un journal censé couvrir la sortie de mon dernier film, *À la rue*. La journaliste

m'accusait, à demi-mot, d'avoir utilisé des mémoires de clochards vivants. Ça m'a fait mal, surtout après toutes ces nuits passées dans les foyers à consoler des ivrognes de la mort d'un des leurs. Après les batailles pour obtenir l'extraction de leur mémoire malgré son coût. Après les centaines d'heures de dérush de leurs souvenirs à la fois banals et terribles. Le film était médiocre mais j'ignore si son échec a résulté du déclin de mon inspiration ou de la mauvaise presse qu'on lui a faite. Sans doute un mélange des deux.

J'ai mal aux coudes à force de regarder l'écran de mon téléphone sous la couette pour éviter que la lumière réveille Rémi. D'après l'un des derniers articles sur sa mort, Beckett est sorti de prison, en conditionnelle, et quatre jours plus tard un incendie fulgurant s'est déclaré chez lui. Il a été grillé vif. « Suicide mais la piste criminelle n'est pas écartée », écrit le journaliste. Avec ce que j'ai vu sur la mémosphère, je peux l'écarter, moi, la piste criminelle. Beckett a bien craqué une allumette après avoir laissé échapper assez de gaz pour faire péter un immeuble. Il n'a pas dit un mot. Silence coupable.

Demain, on va déjeuner chez ma mère et si je ne dors pas elle le verra sur ma tronche. Je ferme les yeux. J'aimerais y arriver seule, mais comme d'habitude une petite voix dans ma tête me dit *c'est bon, juste pour cette fois, prends ton cachet. T'as jamais été aussi près d'arrêter*. En attendant, j'ouvre tout doucement le tiroir de la table de nuit. Ne pas la réveiller – je triture l'alu – ne pas la réveiller – la pilule tombe dans ma paume. Dans quelques minutes, mes jambes s'alourdiront, je sentirai un picotement dans ma nuque et mes bras. Je sombrerai dans le sommeil, enfin. Je ne ferai pas de rêve. Mes nuits sont noires comme le fond du puits.